

Cœurs en Eclats

J'avais seize ans alors, et l'émotivité propre à cet âge – cette tendreté du cœur qui transformait un déboire amoureux en une détresse insupportable. La mine blanche comme un chicon audomarois et la tête emplie de pensées peu flatteuses envers la cruelle gente féminine, je déambulais dans les rues de Saint-Omer, mon sac de lycéen sur le dos et mon chagrin en bandoulière, désesparé, cherchant un prétexte pour ne pas regagner mes pénates, où j'aurais à affronter le lever de sourcil interrogateur de ma mère. Mes pieds me traînèrent de rue en rue, au hasard, et je me retrouvai bientôt rue de la Poissonnerie, dans laquelle résidait mon grand-père, André. Les jours avaient passé – trop de jours – sans que je lui rendisse visite, et il me vint à l'esprit qu'une dégustation de café et de spéculoos nous réchaufferait le cœur à tous deux.

Je pressai la sonnette ; aussitôt, je perçus des bruits de pas, lents et un peu lourds, et j'entendis mon grand-père s'affairer derrière la porte.

« *Min fiu*, s'exclama le vieil homme lorsqu'il se trouva nez-à-nez avec la grande perche dégingandée que j'étais devenue. Je suis *bin contint* de te voir, entre. »

Contrairement à mon grand-père, je ne parlais guère le patois ; en effet ma mère, au contact de mon père – originaire de Lyon – avait perdu l'habitude de l'utiliser lorsqu'elle s'adressait à nous.

« Papi André », comme j'aimais à l'appeler, avait rejoint la cuisine, et extirpait de son placard les fameux spéculoos – mes fidèles et croquants compagnons d'enfance.

« Je te trouve *bin* grise mine, *min fiu* » me fit-il remarquer, après m'avoir scruté avec attention durant quelques secondes, retransché derrière ses épaisses lunettes aux montures d'écaïlle. Fin limier des états d'âmes, mon grand-père excellait dans l'art de déceler chez ses descendants les indices d'une mauvaise humeur que l'on croyait pourtant bien dissimulée, ou d'une excitation joyeuse que l'on s'efforçait de contenir. Je poussai un long soupir – ou plutôt je me dégonflai bruyamment, comme si à chaque expiration mon corps s'amollissait et se vidait de sa substance – et me laissai choir sur une des chaises de la cuisine.

« Viens dans le salon, le café est prêt. Tu vas me raconter tes malheurs ».

Dans mon cœur d'adolescent il s'agissait bien là de malheur! Je confiai à mon grand-père, entre deux coups de dents rageurs dans mes spéculoos, le motif de mon

courroux. Je méditai à haute voix sur l'ingratitude des femmes, et sur l'injustice de l'amour, qui plongeait l'amoureux éconduit dans les affres du désespoir. Je tentai de décrire à mon grand-père la douleur qu'engendrait la perte de l'être aimé. Il me semblait que la fille que je chérissais était comme morte, puisqu'elle n'était plus mienne. Papi André, sans rien dire, me fixait avec bienveillance – avec ce regard attendri que les plus âgés portaient sur la jeunesse.

Bientôt, je constatai cependant que le regard de mon grand-père se faisait trouble ; il me semblait qu'il regardait vers *l'intérieur* de lui-même, observant une scène qui s'était déroulée voilà de longues années.

« Ah jeunesse, jeunesse ! murmura-t-il quand j'eus fini de conter mes déboires. *Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir, Du passé lumineux recueille tout vestige!* »¹

Après avoir prononcé ces paroles mystérieuses à mes yeux – adolescent, je ne possédais guère de culture poétique – , Papi André se tut quelques secondes, songeur, puis reprit :

« Laisse-moi te raconter une histoire, une histoire du temps de ma jeunesse... »

Il se tut de nouveau, cherchant les mots les plus justes pour débiter son récit, ou bien hésitant à laisser couler le flot d'une histoire qui nous laisserait, échoués, sur les berges du passé.

« En 1942, j'avais seize ans, tout comme toi... C'était la guerre.... »

Aussitôt le contraste entre sa situation d'alors, et ma condition présente, m'apparut saisissant, et, presque honteux d'avoir larmoyé de la sorte, je m'enfonçais un peu plus profondément dans mon fauteuil – comme si tasser ma grande carcasse me donnait l'air plus attentif...

« Durant la guerre, les Alliés ont bombardé la France dans l'optique de détruire tout ce qui pouvait être utile aux Allemands...Les bombes pleuvaient sur le Pas-de-Calais, et nous, c'était nos larmes que nous faisons pleuvoir, résignés à compter nos morts, désespérés de voir nos partenaires dans cette grande bataille réduire méthodiquement nos villes à néant...C'était comme si un ami nous tendait une main en

¹ Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, *Harmonie du Soir*

signe d'amitié, et, de l'autre, nous jetait à terre... Nous avions seize ans, mes camarades et moi, mais la guerre nous avait ôté la légèreté de notre jeune âge, et nous assistions, les bras ballants, à des événements dont nous percevions dans les grandes lignes les enjeux, sans pour autant être capables d'en démêler les subtils rouages...

Je me souviens, la gare de Saint-Omer avait été victime d'une des attaques, et sa partie centrale avait été endommagée... Et puis, en avril 1942, des bombes tombèrent dans le Haut-Pont, puis Rue Saint-Martin. Des maisons furent soufflées, comme si là-haut un grand bonhomme avait décidé d'éteindre ses bougies... *Min camarate* Léon, dont la maison avait disparu en quelques secondes sous la tornade meurtrière, vint habiter chez moi avec ses parents et son jeune frère. Une famille de quatre enfants, trois garçons et une fille, vinrent pour les mêmes raisons habiter chez nos voisins, les Martin.

Le soir, Léon et moi évoquions les bombardements avec crainte... Dans une sorte de jeu un peu morbide, qui nous permettait, je le suppose à présent, de nous décharger de l'angoisse de la guerre, nous nous demandions et si nous serions les prochains à perdre un être cher...

Un soir, les voisins invitèrent ma famille et celle de Léon à partager leur repas – maigre repas, car la pénurie et le rationnement menaient la vie dure à nos estomacs – pour lequel chacun avait apporté ce qu'il avait pu. Nos voisins avaient quatre enfants, quatre garçons, et la tablée parut bien masculine jusqu'à ce que Marie, la fille de la famille hébergée par les Martin, rejoignît la table. Elle avait seize ans, tout comme nous, de longs cheveux blonds qui lui tombaient dans le dos, et une moue un peu boudeuse. Je crois que la perte de sa maison l'avait bouleversée ; durant le repas elle n'ouvrit la bouche que pour ingurgiter sa nourriture. Je remarquai que Léon ne l'avait pas quittée du regard, et, à force de ne pas regarder dans son assiette, cela lui valut une tache sur sa chemise et les réprimandes de sa mère parce qu'il avait complètement *esquinté sa quémiche*. »

Papi André s'interrompit un instant pour siroter une gorgée de café. Il était extrêmement rare que mon grand-père évoquât la guerre. Par pudeur, pensais-je à l'époque, ou parce que les souvenirs s'avéraient trop douloureux pour être évoqués. Mais peut-être avais-je occulté le fait que je n'étais alors qu'un adolescent narcissique et ingrat,

et que mon grand-père avait sans doute songé que je n'étais pas prêt à l'écouter. Quelle raison poussa Papi André à m'ouvrir les portes de sa mémoire ce jour-là ? Sans doute avait-il lu dans mes yeux, un peu cernés par les pleurs, les sillons d'une maturité naissante, ou, dans mon chagrin amoureux, la peine d'un adulte en devenir. Je tentais de me représenter mon grand-père à seize ans, assis à table, dans un salon sans doute semblable à celui que nous occupions à présent. Je regardai mes speculoos d'un autre œil, essayant de m'imaginer le ventre vide, peu assouvi par les topinambours et autres rutabagas que la guerre avait – à défaut d'autre chose à se mettre sous la dent – rendu populaires.

« Nous rentrâmes à la maison, et Léon et moi regagnâmes ma chambre pour la nuit. Notre maison n'était en effet pas si grande, et Léon dormait donc dans ma chambre. Une fois dans le noir, je me mis à chuchoter malicieusement « Tu es amoureux de Marie... ». Léon devint alors tout rouge (enfin, je pense qu'il est devenu tout rouge, l'obscurité m'empêchait de distinguer la couleur de son visage, bien sûr...) et protesta énergiquement (si tant est que ce fût possible de protester énergiquement en chuchotant). « N'importe quoi ! *Té racontes vrainint des carabistouilles...* ». Puis je l'entendis se retourner, comme s'il voulait me tourner le dos et mettre ainsi fin à la conversation.

Mais je savais bien que j'avais raison... Dès que nous étions en contact avec Marie, Léon devenait rouge comme une pivoine. Si par hasard il la croisait dans la rue, il la saluait précipitamment en bredouillant. En ces temps moroses, Marie retenait notre attention et nous distrait de la grisaille morale qui enveloppait Saint-Omer. Il faut dire que Marie était une fille très mystérieuse... Il était rare qu'on l'entendît prononcer un mot, ce qui nous semblait fort dommage car nous trouvions sa voix très douce. Parfois, Léon et moi nous postions face à la fenêtre et observions le passage des gens à l'extérieur. Nous finîmes par constater que Marie sortait très fréquemment de chez elle, seule, les mains vides, et revenait, toujours aussi seule, les mains aussi vides qu'en partant.

Au bout de quelques semaines, Léon s'enhardit et alla, seul et vaillant, toquer à la porte des Martin. Il prétextait qu'il allait rendre visite à un ami, dont la sœur, il le savait, s'entendait bien avec Marie, et voulait proposer à celle-ci de venir avec lui. Il faut croire

que le *tchiot* savait y faire, car la demoiselle le suivit. A son retour, je sautai sur Léon, et je voulus tout savoir de la galante promenade.

« C'est une drôle de fille, me dit-il. Elle écoute beaucoup, mais n'aime pas se livrer... Ah, tu te demandais pourquoi elle sortait seule... Elle aime se rendre au jardin public, et s'asseoir sur un banc. Je ne sais pas si elle me laissera l'accompagner, je crois qu'elle tient à sa solitude... »

Léon se sentait dans une impasse face à cette fille qu'il adorait, mais qui ne se laissait pas approcher. Il décida d'attendre la prochaine promenade de Marie. Il attendrait quelques minutes, et il partirait à sa suite, semblant la rejoindre par hasard dans le jardin public de Saint-Omer. C'était un très beau jardin, dans lequel j'allais me promener très fréquemment avec ma mère avant la guerre, mais la peur des bombardements, la chape de tristesse qui enveloppait la ville, m'avaient ôté l'envie d'y aller. Je ne savais pas si l'idée de Léon était bonne, et je craignais que Marie n'apprécie pas qu'il brise sa solitude...

Mais il était amoureux, et toutes les tentatives paraissaient justifiées. Il est donc parti, et je l'ai vu revenir une heure plus tard, sans Marie bien sûr, l'air préoccupé. Le *tchiot* n'avait même pas osé l'approcher ; il était resté dissimulé derrière un bosquet, à l'observer, sans oser faire un pas vers elle. Il me décrivit la manière dont elle était assise, gracieuse et menue, sur le banc ; la façon dont elle se tenait immobile, les yeux dans le vague, un demi-sourire sur les lèvres, faisant disparaître sa mine boudeuse ; comment d'après lui ces escapades solitaires lui permettaient d'oublier durant quelques instants l'horreur environnante. Je n'osai me moquer de lui, tant il avait l'air perturbé... »

J'avais quitté le salon de mon grand-père et j'avais l'impression d'être assis à côté des jeunes André et Léon, et de les écouter parler de Marie... Je me demandais avec curiosité comment l'histoire allait finir – je mourrais d'envie de savoir comment Léon était finalement parvenue à approcher la fille de ses rêves, mais je n'osais interrompre le récit de mon grand-père. Il avait toujours les yeux troubles de celui qui se remémore sa jeunesse ; il avait les yeux du jeune André.

« Léon se promet que la prochaine fois qu'il verrait passer Marie, il se lancerait. Je sentais un vent de légèreté passer dans ma petite chambre, et je parvenais parfois, pendant quelques –précieuses- minutes, à effacer de ma vision le spectre de la guerre. Je

vivais habituellement dans la crainte que ne retentisse l'alarme annonçant un bombardement. Mais le soir, désormais, Léon et moi parlions de Marie, et non plus de la prochaine famille qui serait décimée...

Le jour vint enfin, où nous la vîmes passer, avec ses cheveux un peu emmêlés qui voletaient derrière elle, et sa moue boudeuse et rêveuse... Léon commença à tourner nerveusement dans le salon, et je le poussai lorsque la voix de ma mère se fit entendre. Nous devions l'aider à ranger la maison... Je m'acquittais tant bien que mal de cette tâche, pendant que Léon bougonnait et maugréait. Et, pendant ce temps, la petite Marie était sans doute assise sur son banc, pensive et solitaire.

C'est à ce moment-là que la sirène retentit. L'alarme tant honnie, annonciatrice de l'orage dévastateur, sonna à nos oreilles. Ce fut la panique, les maisons endormies s'affolèrent, les enfants piaillèrent et l'on regagna les abris... On oublia l'amourette de Léon, et on pria pour rester en vie... Après de longues heures, le calme revint... »

Mon grand-père s'interrompit, et il me sembla que ces épaules s'affaissaient sous le poids des bombes du passé.

« Et Marie ... où était-elle ? » dis-je d'une voix tintée d'inquiétude.

Mon grand-père croqua dans un speculoos, et contempla la moitié encore intouchée, songeur. Ses dents avaient laissé une zébrure sur le speculoos, comme une moitié de cœur qui se fissurait.

« Le banc du jardin public a été soufflé par l'explosion... »

Je ne comprenais toujours pas où avait pu se cacher Marie. Et mon grand-père semblait avoir du mal à continuer son récit... Je me demandais alors s'il ne regrettait pas de s'être lancé dans cette histoire.

« On l'a retrouvée là-bas... Il paraît que des éclats de bombes avaient criblé son cœur... »

Je contemplais Papi André, estomaqué, incapable d'imaginer que cette tendre histoire d'amour, qui - je le croyais- était destinée à me remonter le moral, se terminât de façon si tragique. Je me sentais honteux et ridicule avec mon chagrin d'amour ; j'en voulais presque à mon grand-père de m'avoir compté l'histoire de ce Léon, qui après tout était un parfait inconnu...

« Si tu veux, dimanche... Je t'emmènerai... Au jardin... Je te montrerai où c'est.

Le dimanche, encore hanté par cette histoire, mon grand-père prit mon bras et m'emmena, à petits pas lents, dans le jardin public. Peu après l'entrée principale, il me désigna une allée, délicatement ombragée, et pavée de petits graviers.

« C'était ici... »

Et soudain, je compris ; l'histoire de Marie prit un tout autre sens. Je compris que, par pudeur peut-être, mon grand-père avait échangé les rôles et avait voulu, pour la toute première fois, se confier à moi. Je compris lorsque, l'espace d'un instant, je vis s'effacer le vieil homme et apparaître le jeune André ; celui, qui, il y avait fort longtemps, avait aimé Marie avec passion.